L'utopie, état de la question

Corinne Jouanno

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1566>

DOI : 10.4000/kentron.1566

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 13-22

ISBN : 978-2-84133-322-6

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Corinne Jouanno, « L'utopie, état de la question », *Kentron* [En ligne], 24 | 2008, mis en ligne le 13 mars 2018, consulté le 17 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1566> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1566>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

L'IMAGINAIRE UTOPIQUE DANS LE MONDE GREC

L'utopie, état de la question

Choisir de travailler sur l'utopie dans le monde grec peut paraître paradoxal, puisque la notion d'utopie est inconnue des Anciens ; le terme lui-même, bien que dérivé du grec (*ou-topia*), est de formation récente : il s'agit d'un néologisme créé par Thomas More, en 1516, pour désigner l'Île de Nulle Part où il a situé la société idéale décrite dans *L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*. Pourtant, si les Grecs ignoraient le mot « utopie », Platon n'en est pas moins fréquemment présenté comme l'ancêtre des utopistes, et un certain nombre d'ouvrages généraux consacrés à l'utopie font place au monde antique¹, pour lequel existe par ailleurs une assez abondante bibliographie spécifique : bien que l'Antiquité ne soit pas, dans l'histoire de la créativité utopique, une période « chaude » comme la Renaissance ou le XVIII^e siècle, que l'on s'accorde à considérer comme l'âge d'or de l'utopie, elle offre à l'étude un matériau intéressant et varié.

La multiplication des travaux sur l'utopie illustre la curiosité suscitée par le phénomène utopique. Théories et histoires de l'utopie ont vu le jour en si grand nombre au fil du XX^e siècle que Frank Bowman parle d'« époque de l'utopiologie »² : diverses revues ont consacré de copieux dossiers thématiques à l'utopie³ ; des sociétés savantes, vouées à l'étude de l'utopie, ont vu le jour en différents pays : la Society for Utopian Studies (USA) ; l'Utopian Studies Society (Royaume-Uni) ; Utopies, autrement (France), société dirigée par Mireille Madonna Desbazeille, spécialiste de Fourier, qui a par ailleurs créé une collection « Utopies », dont le premier volume publié fut l'ouvrage de Raymond Trousson, *D'utopie et d'utopistes* (1998).

-
1. Voir Ruyer 1950, 129-145 (« Les utopies dans l'Antiquité ») ; Servier 1991, 30-53 (Aristophane, Hippodamos, Platon) et 68-80 (S. Augustin) ; Cioranescu 1972, 70-86 (Platon) ; Lapouge 1973, 8-45 (Hippodamos, Aristophane, Platon) ; Manuel 1979, 64-92 (« The Golden Age of Kronos ») et 93-114 (« The Great Transmission »).
 2. Bowman 1976, 10.
 3. *Eranosjahrbuch*, 32 (1963) : « Vom Sinn der Utopie » [9 articles] ; *Daedalus, Journal of the American Academy of Arts and Sciences*, 94 (1965) [13 articles] ; *Annales ESC*, 26 (1971) [dossier sur « Histoire et utopie » : 4 articles] ; *Revue des Sciences humaines*, 155 (1974) [9 articles] ; *Esprit* (avril 1974) : « L'utopie ou la raison dans l'imaginaire » [9 articles] ; *Littérature*, 21 (1976) : « Lieux de l'utopie » [9 articles].

Et depuis 2006, existe également une revue en ligne consacrée à l'utopie, *utp* (*Utopia and Utopianism*), dont le siège est situé à Madrid⁴.

Ce foisonnement d'études sur l'utopie tient sans doute, en partie, au fait que la notion d'utopie intéresse à la fois la philosophie politique, la sociologie, l'histoire, la littérature, l'art et les religions. C'est par ailleurs une notion dont la définition précise ne va pas de soi et a suscité bien des discussions théoriques : les uns, partisans d'une démarche restrictive, voient dans l'utopie un genre littéraire, dont les contours peuvent se déduire de l'*Utopie* de Thomas More, où un récit de voyage sert de cadre à la description d'une société imaginaire, présentée comme idéale – type de texte dont l'Antiquité nous offre déjà, avec Iambule, un exemple presque parfait ; mais d'autres chercheurs, optant pour une définition plus large, voient dans l'utopie un état d'esprit (on parle parfois de « mode utopique » ou d'utopisme) qui, selon Bronislaw Baczko, historien de l'époque des Lumières, peut s'insinuer dans les œuvres et les activités les plus diverses, essais politiques, traités juridiques, art, mouvements sociaux (Baczko cite en exemple les fêtes, qui secrètent spontanément des aspirations et des images utopiques) : c'est en effet une des fonctions de l'utopie que d'être « un lieu et un mode spécifique de l'imagination sociale »⁵.

Cette approche ouverte du phénomène utopique est au fondement d'un nombre important de travaux sur l'utopie. Elle sous-tend par exemple le monumental ouvrage du philosophe Ernst Bloch qui, dans les trois volumes du *Principe espérance* (paru en 1959), s'est attaché à constituer « une encyclopédie des traces de l'utopie », conçue comme forme de la « conscience anticipatrice » : Bloch qualifie notamment d'utopies architectoniques les « rêves peints sur les murs pompéiens », et il parle chez Aristote d'une « utopie de l'amitié », comme « lieu de paix de l'Être-ensemble »⁶. Le *Dictionnaire des utopies*, publié en 2002 par Michèle Riot-Sarcey, Thomas Bouchet et Antoine Picon, nous offre un autre exemple, plus récent, de la même attitude « accueillante », puisqu'on y trouve, à côté d'articles sur le féminisme ou sur Internet, une notice « Décor mythologique », signée Robert Fajon, où l'univers des dieux est assimilé à une construction utopique, dans la mesure où les dieux possèdent tout ce dont l'humanité a toujours rêvé.

Ce qui paraît essentiel dans les diverses définitions qui ont pu être proposées de l'utopie (comme mentalité ou comme genre littéraire), c'est la coexistence d'une volonté protestataire et d'une espérance : désir et révolte seraient, selon Louis Quesnel, les « figures fondamentales de l'utopie »⁷. Née du rejet de l'ordre social établi, l'utopie exprime l'aspiration à un changement radical de la société (radical au point

4. Adresse du site : www.utopiaandutopianism.com.

5. Baczko 1978, 404 ; voir aussi 233-282 (« L'utopie et les fêtes »).

6. Bloch 1982, 306 *sq.* et Bloch 1991, 56.

7. Suggestion de Louis Quesnel *in* Schmidt 1978, 151.

d'envisager parfois de recréer jusqu'à la langue et jusqu'au corps humain, par le biais de l'eugénisme)⁸. Parce que le « rêve social » élaboré par l'utopie se construit en opposition à la réalité, elle fonctionne comme dispositif dénonciateur : la dimension critique lui est essentielle, elle est « pensée de l'écart »⁹.

Un autre point sur lequel insistent souvent les définitions de l'utopie-texte est sa communauté de nature avec l'hypothèse : spéculative, l'utopie s'emploie à présenter un système rationnel d'organisation sociale, où ses idéaux puissent se concrétiser ; elle est volonté « d'expérimenter intellectuellement l'altérité sociale » (Baczko), « exercice mental sur les possibles latéraux » (Ruyer), « inventaire exploratoire » des différentes situations envisageables « dans la logique des virtualités » (Schlanger)¹⁰. On comprend l'intérêt accordé par les utopistes à la figure de l'insularité, grâce à laquelle ils peuvent bénéficier de l'isolement, de l'étanchéité nécessaire pour opérer leurs expériences avec toute l'asepsie d'un laboratoire, à l'abri du danger de contagion extérieure¹¹.

Dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, André Lalande propose cette définition de l'utopie :

procédé qui consiste à représenter un état de choses fictif comme réalisé d'une manière concrète, soit afin de juger des conséquences qu'il implique, soit, le plus souvent, afin de montrer combien ces conséquences seraient avantageuses¹².

Tout en associant lui aussi utopie et expérimentation mentale, Lalande attire notre attention sur un autre élément qui joue effectivement un rôle essentiel dans l'utopie en tant que genre littéraire : il s'agit de la volonté manifestée par l'utopiste de faire passer pour vrai un monde imaginaire. Ce désir de « faire croire » explique nombre de particularités de la littérature utopique, à commencer par le récit de voyage qui, souvent, sert de cadre à l'évocation de la société utopique, et lui apporte une pseudo-caution de réalité, tout en jouant le rôle de sas, car en creusant l'écart entre monde ancien et monde nouveau, le voyage facilite l'abandon des anciennes valeurs¹³. À l'entreprise de crédibilisation concourt également la précision avec laquelle l'utopiste s'attache à décrire la société idéale à laquelle le voyage a permis d'accéder : parce qu'il veut prêter à sa réflexion les apparences de la réalisation,

8. Les utopistes rêvent d'une langue logique, qui serait dénuée de toute ambiguïté et permettrait de dire l'essence des choses ; ils rêvent aussi de transformation, de remaniement du corps humain (voir le développement consacré par Bloch 1982, 15 sq., aux « utopies médicales »).

9. Formule de Piron 1978, 28.

10. Baczko 1974, 477 ; Ruyer 1950, 9 ; Schlanger 1973, 10-11.

11. Cioranescu 1971, 102.

12. Lalande 1991, 1180.

13. Trousson 1998, 26.

l'utopiste s'emploie à « faire voir » le pays parfait, dont il passe en revue les moindres détails (on notera l'attention toute particulière prêtée à l'architecture et au vêtement, sans doute en raison de leur commune fonction de représentation). Raymond Trousson parle de « faux quotidien artificiellement décrit » : l'utopie est, dit-il, un genre essentiellement descriptif, où l'existence (d'ailleurs très fantomatique) du héros n'a d'autre utilité que de permettre un inventaire minutieux du monde inventé¹⁴.

Comparant l'utopie à un spectacle, Judith Schlanger estime que « le plaisir utopique par excellence » consiste à dire le prescriptif sur le ton du descriptif, en projetant et en objectivant les normes¹⁵. Le subterfuge utopique paraît alors doublement retors, puisqu'à la pseudo-réalité d'une société inventée vient se superposer la feinte mise en application d'un arsenal de règles assurant le bonheur de la collectivité fictive. Schlanger souligne l'aspect ludique d'un tel choix de présentation, qui permet de parler de choses graves sous le mode protégé et décalé du jeu¹⁶. Ruyer, lui aussi, qualifie l'utopie de « jeu sérieux »¹⁷.

Parce que les frontières de l'utopie sont incertaines, il peut être intéressant d'en explorer les zones périphériques. Raymond Trousson, qui est sans doute, actuellement, le plus solide défenseur de la définition étroite de l'utopie comme genre littéraire, s'est attaché, en plusieurs de ses ouvrages, à confronter utopie et « genres apparentés », dans l'intention revendiquée de faire apparaître plus clairement la spécificité des écrits utopiques¹⁸. Il passe donc en revue divers mythes, païens et judéo-chrétiens : Âge d'or, Champs Élysées, Îles fortunées¹⁹, Arcadie ; Paradis terrestre (ou jardin d'Éden), équivalent chrétien de l'Âge d'or, Terre promise, Nouvel Éden, millénarisme²⁰ ; pays de Cocagne, où la vie se passe à ripailler et à dormir : si l'appellation même est médiévale (le nom de « Cocagne » apparaît pour la première fois dans un fabliau du XIII^e siècle, composé en dialecte francien, *Li fabliaus di Coquaigne*), le thème lui-même avait déjà cours dans l'Antiquité, et se rencontre chez divers poètes comiques de la fin du V^e siècle avant J.-C. (Cratinos, Cratès, Téléclides, Phérécrate...), sous une forme malheureusement fragmentaire²¹.

14. Trousson 1998, 31-32.

15. Schlanger 1973, 7 (utopie-spectacle) et 10 (prescriptif / descriptif).

16. Schlanger 1973, 3.

17. Ruyer 1950, 4.

18. Voir Trousson 1974, 371-372 ; Trousson 1975, 25-28 ; Trousson 1998, 22-27.

19. Séjour des justes après leur mort, les Îles fortunées apparaissent dans les écrits des Anciens comme une sorte de résidu géographique de l'Âge d'or.

20. Croyance en un règne terrestre du Messie, d'une durée de mille ans, avant l'avènement du Jugement dernier.

21. Sur ces fragments, voir Ruffel 2000 ; Hunzinger 2002, 24-32.

Les analyses de Trousson concernant l'Âge d'or et le pays de Cocagne sont d'un intérêt tout particulier pour une étude de l'imaginaire utopique en Grèce ancienne²². Entre utopie et Âge d'or, les principales différences mises en évidence par Trousson sont les suivantes : 1) l'Âge d'or est un mythe nostalgique, évoquant un bonheur perdu, situé à l'aube de l'humanité, avant que ne s'enclenche le mécanisme inexorable de la décadence ; l'utopie, au contraire, se nourrit d'espoir et construit des plans d'amélioration de la société humaine ; 2) dans le mythe de l'Âge d'or, le bonheur est un don des dieux, assuré grâce à la collaboration d'une nature généreuse, avec laquelle l'homme vit en parfaite harmonie ; l'utopie envisage au contraire un bonheur obtenu par l'effort, sans assistance divine (en faisant, au besoin, violence à la nature, que l'utopiste ne conçoit guère que « domestiquée, apprivoisée, géométrisée »²³) : essentiellement humaniste ou anthropocentrique, l'utopie ne peut en bonne logique apparaître qu'après la perte de l'Âge d'or, puisqu'elle en constitue un substitut humain²⁴ ; 3) enfin, la société de l'Âge d'or se caractérise par sa simplicité : c'est un monde où les besoins sont réduits au strict nécessaire, l'organisation très peu développée, les structures inexistantes, alors que l'utopie met en scène une société différenciée, complexe, organisée : Gilles Lapouge qualifie l'utopiste de « fanatique de la structure »²⁵.

À la différence de l'Âge d'or, âge de pieuse vertu, le pays de Cocagne est un paradis matérialiste, placé sous le signe de la débauche alimentaire et du repos permanent²⁶ : des galettes d'Égine y tombent des arbres (Cratino), des ruisseaux de soupe coulent dans les carrefours, charriant d'onctueux beignets (Phérécrate), le poisson se fait frire et se sert tout seul sur la table, si bien que les esclaves n'ont plus rien d'autre à faire qu'à jouer aux dés avec des vulves de truie (Téléclidès)²⁷. La seule loi qui règne en ce pays libéré des peurs et contraintes ordinaires, rêve collectif d'une société de pénurie, c'est la satisfaction totale, immédiate et anarchique des besoins physiques de l'individu – et cela sans aucune exigence de contrepartie. Et c'est en quoi le pays de Cocagne diffère le plus radicalement de l'utopie, car l'idée de gratuité est profondément étrangère à l'univers utopique, qui n'accorde que des gratifications méritées (et satisfait par ailleurs des désirs sagement régulés) : il faut en

22. Sur utopie, Cocagne et Âge d'or, on pourra consulter aussi Cioranescu 1971, 86-100 et Cioranescu 1972, 47-62.

23. Trousson 1975, 24.

24. Trousson 1998, 23-24 : l'utopiste met l'homme au centre du monde et le fait maître de son destin.

25. Lapouge 1973, 24.

26. Outre les études précédemment citées, voir aussi Demersen 1981 ; Le Goff 1989.

27. Extraits traduits par Carrière 1979, 255-270 (« Trois descriptions du Pays de Cocagne »). Comme le remarque à juste titre Le Goff 1989, 280-281, le Pays de Cocagne n'est pas le paradis naturel, écologique de l'Âge d'or, il est le paradis des produits de la civilisation : Cocagne est une utopie culturelle, qui n'intègre la nature que lorsqu'elle a été transformée par l'industrie humaine.

utopie participer à l'œuvre commune pour avoir droit au bonheur, qui se doit d'être actif, car le travail, loin d'être banni de la société utopique, y est obligatoire et réglementé (comme l'est aussi l'occupation des loisirs) – d'où la boutade de Cioran, estimant que l'utopie essaie de « refaire l'Eden avec les moyens de la Chute »²⁸.

Tirée de l'essai *Histoire et utopie*, cette formule a l'intérêt d'attirer notre attention sur l'existence de continuités entre mythe et utopie – continuités que suggère souvent, de façon très évidente, la géographie des pays utopiques, où affleurent de fréquents échos de l'Âge d'or. Le discours utopique puise en effet dans le fonds de l'imaginaire collectif, et les archétypes de l'Âge d'or, du pays de Cocagne ou de l'Arcadie lui servent à élaborer ses propres constructions, où ils acquièrent une résonance nouvelle. Dans l'article de synthèse qu'il a consacré à l'utopie grecque, Lucio Bertelli dit que l'utopie utilise le mythe comme un répertoire d'images et de situations dotées d'une forte portée symbolique : elle y sélectionne les matériaux les plus adéquats et les adapte à ses vues rationnelles de société heureuse, s'en servant comme instrument pour diffuser ses propres mirages politiques²⁹.

Un autre mythe avec lequel l'utopie entretient des liens assez complexes est celui du bon sauvage : au nombre des motifs exploités simultanément de part et d'autre figurent les pratiques dites « communistes » (mise en commun des biens ou des femmes). Christian Marouby qui, dans *Utopie et primitivisme*, s'est livré à une comparaison systématique de ces deux formes de l'« imaginaire anthropologique » à l'âge classique, conclut toutefois à leur opposition profonde³⁰ : la fondation de la société utopique est toujours une entreprise de réduction du primitif ; l'utopie participe d'un mouvement de refoulement, elle traduit la vision limite d'une humanité qui serait radicalement du côté de la culture ; construite, à la fois métaphoriquement et littéralement, contre le sauvage, elle ne peut se comprendre que comme une tentative de prendre la place du primitif, de se substituer à lui et de l'éliminer.

En soulignant le caractère fondamentalement antinaturel de la société utopique, Marouby reformule, à sa manière, l'une des deux grandes critiques adressées à l'utopie, celle d'irréalisme – l'autre grief visant le caractère totalitaire des mondes utopiques. L'accusation d'irréalisme s'est si bien associée à l'utopie que le terme a fini par prendre, dans l'usage courant, le sens péjoratif de « chimère » ou d'« illusion ». Baczkowski note que la question « Les utopies sont-elles réalisables ? » (question que pour sa part il estime peu pertinente) est paradoxalement imposée par les textes utopiques eux-mêmes³¹ : en fournissant une description détaillée de la société

28. Cioran 1960, 131.

29. Bertelli 1982, 483-486.

30. Marouby 1990, 194-197.

31. Baczkowski 1971, 356. Point de vue comparable chez Schlanger 1973, 5, qui déclare le critère de l'opérable « ruineux pour l'utopie ».

idéale, l'utopiste invite en effet son lecteur à chercher des correspondances entre la cité fictive et la société actuelle, et par là même il lui suggère de les envisager comme deux réalités comparables. Si Backzo trouve peu fructueux de se focaliser sur la « vérification » des utopies, c'est parce que l'œuvre utopique, exprimant l'imaginaire sociale de son époque, a pour vocation spécifique de formuler « l'image d'une extériorité à son propre espace et à son propre temps », si bien qu'elle est à la fois produit de l'histoire et refus de l'histoire, ou pour reprendre une formule de Joseph Gabel, « plan humain pour sauter hors de l'histoire et parvenir à une perfection stable »³².

On touche là au deuxième grief formulé à l'encontre de l'utopie, son caractère fixiste et totalitaire, que manifeste la double fermeture du temps (figé dans un éternel présent) et de l'espace (l'utopie est très souvent une île, en tout cas un lieu clos : elle est une « structure de défense »)³³. C'est aussi un univers strictement encadré par un système contraignant de règles qui soumettent l'individu à un contrôle social permanent : l'utopiste rêve en effet d'une coïncidence parfaite entre individu et collectivité – d'où le contrôle exercé sur la famille, susceptible de saper la solidarité communautaire, et sur la culture livresque, ferment d'individualisme³⁴. Le rêve utopique d'un homme tout social explique l'intérêt porté aux repas communs, aux fêtes, aux rituels, et la prédilection de l'architecture utopique pour des matériaux transparents comme le cristal, qui favorisent la disparition de tout espace privé, et partant celle de la liberté individuelle. C'est précisément là que réside la pierre d'achoppement de toutes les utopies, comme nous le rappelle ironiquement Dostoïevski (1821-1881) qui, condamné à cause de ses accointances avec les fouriéristes à cinq ans de travaux forcés en Sibérie (1849-1854), avait quelques comptes à régler avec les mouvements utopistes, et nous a laissé, dans les *Possédés*, une savoureuse caricature de rêveur social en la figure de Chigaliov, qui présente en ces termes son « système d'organisation du monde » :

Je dois vous prévenir que mon système n'est pas complètement achevé. Je me suis embrouillé dans mes propres données et ma conclusion se trouve en contradiction directe avec l'idée fondamentale du système. Partant de la liberté illimitée, j'aboutis au despotisme illimité³⁵.

32. Gabel 1978, 47, n. 14.

33. Sur la « fermeture » utopique, voir Moreau 1982, 43-55. La description de l'utopie comme « structure de défense » vient de Marouby 1990, 41. Sur la fermeture du temps en utopie, voir aussi Trousson 1998, 33 : le devenir de l'utopie est inexistant, puisqu'elle a atteint une perfection qui est stabilité définitive.

34. Trousson 1998, 103-114. Sur la méfiance de l'utopie à l'égard de l'individu, considéré comme force subversive, voir aussi Marouby 1990, 68 sq.

35. *Les Possédés*, 1^{re} partie, ch. 7, 2.

Si j'ai insisté sur les divers reproches adressés à l'utopie, ce n'est pas pour faire la « psychocritique » de l'utopiste et épiloguer, comme bien d'autres, sur sa mentalité régressive ou schizophrène³⁶, mais parce que ce sont précisément les griefs en question qui ont alimenté ce qu'on appelle contre-utopie, anti-utopie ou dystopie – variante de l'utopie qui exploite les règles du genre pour se livrer à une contestation de la pensée utopique et transformer en univers de cauchemar ce que les utopies traditionnelles prétendaient faire passer pour un monde parfait : à titre de modèle exemplaire, on peut citer les *Voyages de Gulliver* (1726), où Swift a su employer tous les modes utopiques existants pour les retourner contre eux-mêmes et faire ainsi éclater le genre de l'intérieur³⁷ ; mais on trouve aussi dans l'Antiquité quelques exemples très réussis d'anti-utopie, chez Aristophane ou Lucien.

Corinne JOUANNO

Université de Caen Basse-Normandie

36. Voir notamment Ruyer 1950, 27-40 (« Type spirituel de l'utopiste ») ; Servier 1991, 321-354 (« Les symboles de l'utopie ») ; Demangeat 1994 ; et sur un mode plus critique, Mucchielli 1960, 274-295 (« Échec de la réduction psychologique du mythe »).

37. Baczko 1978, 48-49.

Références bibliographiques

- BACZKO B. (1971), « Lumières et utopie. Problèmes de recherches », *Annales ESC*, 26, p. 355-386.
- BACZKO B. (1974), « L'utopie et l'idée de l'histoire-progrès », *Revue des Sciences humaines*, 155, p. 473-491.
- BACZKO B. (1978), *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot.
- BERTELLI L. (1982), « L'utopia greca », in *Storia delle idee politiche, economiche e sociali*. 1. *L'antichità classica*, L. Firpo (éd.), Turin, Unione tipografico-editrice torinese, p. 463-581.
- BLOCH E. (1976-1982-1991), *Le Principe espérance* [1959], 3 vol., traduit de l'allemand par F. Wuillemart, Paris, Gallimard.
- BOWMAN F.P. (1976), « Utopie, imagination, espérance : Northrop Frye, Ernst Bloch, Judith Schlanger », *Littérature*, 21, p. 10-19.
- CARRIÈRE J.-C. (1979), *Le Carnaval et la Politique : une introduction à la comédie grecque, suivie d'un choix de fragments*, 2^e éd., Paris, Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'université de Besançon).
- CIORAN E.M. (1960), *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard.
- CIORANESCU A. (1971), « Utopie, Cocagne et Âge d'or », *Diogenes*, 75, p. 86-123.
- CIORANESCU A. (1972), *L'Avenir du passé. Utopie et littérature*, Paris, Gallimard.
- DEMANGEAT M. (1994), « Utopie et délire », in *Utopie et utopies. L'imaginaire du projet social européen*, C.G. Dubois (éd.), Mont-de-Marsan, Éditions interuniversitaires, II, p. 185-204.
- DEMERSEN G. (1981), « Cocagne, utopie populaire ? », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 59, p. 529-553.
- GABEL J. (1978), « Conscience utopique et fausse conscience », in *Le Discours utopique* (Entretiens, Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, 23 juillet-1^{er} août 1975), M. de Gandillac, C. Piron-Audard (dir.), Paris, Union générale d'éditions (10 / 18), p. 35-51.
- HUNZINGER C. (2002), « Boire en utopie : du pays de Cocagne comique aux utopies hellénistiques », in *Vin et santé en Grèce ancienne*, J. Jouanna, L. Villard (éd.), Athènes, École française d'Athènes, p. 23-44.
- LALANDE A. (1991), article « Utopie », in *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 17^e éd., Paris, PUF, p. 1178-1181.
- LAPOUGE G. (1973), *Utopies et civilisations*, Paris, Weber.
- LE GOFF J. (1989), « L'utopie médiévale : le Pays de Cocagne », *Cahiers Vilfredo Pareto. Revue européenne des Sciences sociales*, 27, p. 271-286.
- MANUEL F.E. & F.P. (1979), *Utopian Thought in the Western World*, Cambridge (MA), The Belknap Press of Harvard University Press.
- MAROUBY C. (1990), *Utopie et primitivisme. Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Seuil.
- MOREAU P.-F. (1982), *Le Récit utopique (droit naturel et roman de l'État)*, Paris, PUF.

- MUCCHIELLI R. (1960), *Le Mythe de la cité idéale*, Paris, PUF.
- PIRON C. (1978), « Lettre et esprit de l'utopie », in *Le Discours utopique* (Entretiens, Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, 23 juillet-1^{er} août 1975), M. de Gandillac, C. Piron-Audard (dir.), Paris, Union générale d'éditions (10 / 18), p. 21-34.
- RUFFEL I. (2000), « The World Turned Upside Down : Utopia and Utopianism in the Fragments of Old Comedy », in *The Rivals of Aristophanes. Studies in Athenian Old Comedy*, D. Harvey, J. Wilkins (éd.), Londres, Duckworth – The Classical Press of Wales, p. 473-506.
- RUYSER R. (1950), *L'Utopie et les utopies*, Paris, PUF.
- SCHLANGER J. (1973), « Puissance et impuissance de l'imaginaire utopique », *Diogène. Revue internationale des Sciences humaines*, 84, p. 3-27.
- SCHMIDT B. (1978), « Ernst Bloch, philosophe marxiste », in *Le Discours utopique* (Entretiens, Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, 23 juillet-1^{er} août 1975), M. de Gandillac, C. Piron-Audard (dir.), Paris, Union générale d'éditions (10 / 18), p. 135-152.
- SERVIER J. (1991), *Histoire de l'utopie* [1967], Paris, Gallimard.
- TROUSSON R. (1974), « Utopie et roman utopique », *Revue des Sciences humaines*, 155, p. 367-378.
- TROUSSON R. (1975), *Voyages aux Pays de Nulle-Part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Université de Bruxelles.
- TROUSSON R. (1998), *D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan.